

Lucile Saada Choquet décolonise nos imaginaires collectifs



Sur un lit, la performeuse Lucile Saada Choquet accueille des personnes racisées pour échanger sur l'expérience de la charge raciale. Dans le cadre du festival Métamorphose au Théâtre Varia.

🔒 Article réservé aux abonnés



Le public s'installe tout autour d'un lit (entouré de rideaux semi-transparents) où ne prennent place que les personnes racisées. - Aria Ann



Critique -

Par [Catherine Makereel \(/3773/dpi-auteurs/catherine-makereel\)](/3773/dpi-auteurs/catherine-makereel)

Publié le 19/09/2022 à 23:26 | Temps de lecture: 4 min ⌚

Jusque dans nos lits, du 22 au 24/9
au Théâtre Varia, Bruxelles.

Virginia Woolf a
théorisé *Une
chambre à soi*.

Presque cent ans plus tard,
Lucile Saada Choquet met
en pratique ce qui pourrait
s'appeler « une chambre à
nous. » Derrière des rideaux
semi-transparents, soutenus
par un large et douillet
cadre de bois, la
performeuse invite des
personnes racisées (perçues
comme noires, arabes,
berbères, asiatiques, latinas,
métisses) à venir s'installer
sur un lit, en sa compagnie,
pour échanger sur leur
expérience de la charge
raciale.

Le protocole de *Jusque dans
nos lits* est d'ailleurs
annoncé sur un écran, à
l'entrée de la salle : les
spectateurs peuvent entrer
et sortir de la salle à leur
guise, rester autant de
temps qu'ils le souhaitent
(l'installation performative,
accessible gratuitement, se
déroule en continu entre 15
et 19 heures), aller aux
toilettes, déambuler autour

de la structure. Quant aux personnes qui prennent place sur le lit, elles le font sur une base volontaire. Pas de liste, pas d'ordre de passage : Lucile Saada Choquet laisse chaque tête-à-tête (de 30 minutes) s'initier au gré des envies. Sur la couette les attendent du thé, des biscuits. « Par la politique du doux, du soin, je crée un espace où les personnes sont à l'aise pour parler de choses intimes, nous précise l'artiste. Je ne suis pas assistante sociale, je ne suis pas là pour les aider mais j'amène des conversations. »

Intime et politique

Le lit, théâtre intime par excellence. C'est là, parce que l'intime est souvent aussi politique, que Lucile Saada Choquet installe son dispositif dans une tentative pour « nous réparer collectivement avec ceux qui parlent et ceux qui apprennent à se taire. » Cet été, au Festival au Carré à

Mons, où nous avons assisté à une partie de la performance, il fut question de sororité, de comment faire famille, des origines, de sexualité, du rapport à la langue, à la foi, aux cheveux, de comment vivre dans un monde capitaliste patriarcal. « Je voulais créer un espace réservé aux personnes racisées dont les corps sont soit invisibilisés soit instrumentalisés soit banalisés dans la création contemporaine, commente la jeune femme à l'issue de la représentation. Ces personnes, dont les récits nous parviennent souvent à partir d'un regard extérieur, la plupart du temps blanc, je voulais les laisser être maîtresses de leur discours, de leur narration. »



Lucile Saada
Choquet : «Les
systèmes de
domination
s'insinuent
jusque dans

nos lits», -
Annah
Schaeffer

Née à Djibouti, de parents
d'origine éthiopienne, et
adoptée par un couple
français, Lucile Saada
Choquet nourrit
aujourd'hui son terreau
artistique en Belgique après
avoir étudié au
Conservatoire de Mons.
Désormais artiste associée
au Varia, à Bruxelles, elle
mène ces rencontres
nourrissantes où les
imaginaires minorisés
trouvent enfin la place d'être
entendus. « Je voulais faire
entendre des voix et des
corps différents alors
qu'ailleurs, on nous retire
souvent notre singularité.
On nous réduit à nos
communautés, voire au
communautarisme. Ce n'est
pas parce qu'on partage une
même charge raciale qu'on
partage les mêmes points de
vue. » Sur la couette ce jour-
là à Mons se sont succédé
un homme, des femmes, un
enfant. On y a abordé l'école
ou l'excision. Il y a eu des
larmes, mais des rires aussi.

Les rideaux sont parfois restés ouverts, mais se sont aussi refermés sur le lit quand le besoin de sécurité et d'intimité se faisait ressentir. « Quand les gens s'installent sur le bord du lit, je les encourage à prendre toute la place sur le lit. »

Eloge de la lenteur

« Ce temps de rencontre sur le lit répond à une non-productivité de la pensée, à l'opposé des injonctions habituelles à toujours créer du discours, affirmer, se positionner. Ici, c'est l'éloge de la lenteur, du doute, de la fragilité, du sensible. Les personnes sur le lit ne sont pas obligées de parler d'ailleurs. » Mais pourquoi partir du lit comme catalyseur ? « C'est un lieu qui apparaît comme un refuge mais où se passent pourtant beaucoup de violences. Si je pose la question : Es-tu propriétaire de ton lit ? La réponse dessine déjà une

classe sociale. On pourrait croire que dans un lit, on perd le jeu social mais c'est imprégné de schémas d'injonction, à la beauté notamment : quel pyjama porte-t-on ? Est-ce qu'on dort nu ? Quel rapport à notre corps ? Ça s'appelle *Jusque dans nos lits* pour dire que les systèmes de domination s'insinuent jusque dans nos lits. Sur ce lit, on s'échange des ressources, on s'outille dans nos pratiques de résistances, de liberté. C'est un moment de réparation par rapport au trauma colonial, de visibilisation de certaines paroles aussi. Toutes et tous repartent chargés de cette proximité, de ce lien, de cet endroit juste. »